



## Les villes d'Espagne: De l'histoire à la généalogie

Adeline Rucquoi

► **To cite this version:**

Adeline Rucquoi. Les villes d'Espagne: De l'histoire à la généalogie. Hanno Brand, Pierre Monnet & Martial Staub. Memoria, communitas, civitas. Mémoire et conscience urbaines en Occident à la fin du Moyen Âge, Jan Thorbecke Verlag, pp.145-166, 2003, Beihefte der Francia, Band 55, Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris. <halshs-00530869>

**HAL Id: halshs-00530869**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00530869>**

Submitted on 30 Oct 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Memoria, communitas, civitas. Mémoire et conscience urbaines en Occident à la fin du Moyen Age*, dir. par Hanno Brand, Pierre Monnet & Martial Staub, Beihefte der Francia, Band 55, Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris, Jan Thorbecke Verlag, 2003, pp.145-166.

## Les villes d'Espagne: De l'histoire à la généalogie

Adeline Rucquoi  
C.N.R.S., Paris

“L’idée de base qu’exprime *communitas* est celle de participation à une même réalité existante ou idéale; elle est la qualité de ce qui est *communis*”, écrivait en 1970 Pierre Michaud-Quantin, qui poursuivait en disant qu’à la base du terme, au Moyen Age, “il y a l’idée beaucoup plus directe et concrète de possession, puis d’action et d’existence communes”<sup>1</sup>. Or, parmi les biens *communes* qui permettent à un groupe de se penser comme une collectivité distincte des autres, dotée d’une identité propre, la participation à un même passé, réel ou imaginaire, la “possession” de ce passé ou *memoria*, joue indiscutablement un rôle primordial au Moyen Age. Les juristes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles qui réfléchissaient sur les conditions d’existence des *universitates* insistèrent sur l’importance de la *memoria rei* qui permettait au groupe envisagé de se perpétuer, même dans le cas où il serait réduit à un, et jusque dans celui où il n’en resterait que le nom<sup>2</sup>. Outre le désir de récit vrai des événements du passé, un passé doté d’unité et dont tous les hommes étaient les héritiers, la *memoria temporum* fut aussi la *magistra vitae* de Cicéron, une part de la philosophie morale qui s’accordait parfaitement avec une histoire du salut<sup>3</sup>. La *memoria* est donc l’un des éléments constitutifs de toute *communitas* qui se pense comme telle.

Dès les derniers siècles de l’empire romain apparurent des chroniques universelles qui relataient l’histoire de la *communitas* par excellence, le “dernier empire”, un empire devenu chrétien,

---

<sup>1</sup> Pierre MICHAUD-QUANTIN, *Universitas. Expressions du mouvement communautaire dans le Moyen Age latin*, Paris, 1970, p.147 et 153.

<sup>2</sup> Hugolinus, gl. eod.. loc *stet nomen universitatis* (Paris, B.N. Ms. Lat.4461, f<sup>o</sup> 40) et Accurse, gl. D. 3, 4, 7, 2 *sed si universitas ad unum redit, magis admittitur posse eum convenire et conveniri, cum ius omnium in unum reciderit et stet nomen universitatis*, cités par Yan THOMAS, séminaire de l’EHESS 1993-1994 “Subrogation, représentation, fiction, personne”.

<sup>3</sup> Bernard GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l’Occident médiéval*, Paris, 1980.

une chrétienté qui aspirait à l'universalité<sup>4</sup>. À ce cadre général, dont l'*Historia adversus paganos* d'Orose constitue l'un des exemples les plus connus, les auteurs du haut Moyen Age se contentèrent souvent d'ajouter des "appendices" traitant de sujets plus spécifiques. La *communitas* se pensa longtemps comme une *communitas christiana* dont les particularismes ne remettaient pas en cause l'unité fondamentale. Du *Chronicon* de Jean de Biclaro (vers 590) à la *Chronica Adefonsi imperatoris* au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, la Péninsule ibérique offre, dans ce domaine, une longue continuité marquée par des oeuvres qui prétendirent seulement s'ajouter aux précédentes.

Au XII<sup>e</sup> siècle cependant certains auteurs, reprenant les *Historiae* d'Isidore de Séville et le *corpus* des chroniques postérieures, réélaborèrent des histoires universelles dont l'Espagne était le centre; l'évêque Pelayo d'Oviedo (1098-1129), dans sa chronique, et l'auteur inconnu de la *Chronica Naierensis* de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle offrirent ainsi des histoires générales qui exaltaient le siège épiscopal d'Oviedo dans le premier cas, Nájera dans le second<sup>5</sup>. Renforcée par la diffusion de l'*Historia Scolastica* de Petrus Comestor, que paraît avoir déjà connue l'auteur de la *Naierensis*, la tendance s'amplifia au siècle suivant et donna naissance aux deux grandes histoires de l'Espagne en latin, rédigées dans la décennie 1235-1245, le *Chronicon mundi* de Lucas de Tuy et le *De rebus Hispaniae liber* de Rodrigo Jiménez de Rada, puis à l'*Estoria de España – Histoire de l'Espagne –*, aussi connue sous le nom de "Première Chronique Générale", dont trois versions furent élaborées en castillan à la cour d'Alphonse X le Sage vers 1270-1280 et qui fut complétée dans la première moitié du siècle suivant<sup>6</sup>.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la *communitas* semble donc participer d'une histoire qui, si elle n'est plus celle de la chrétienté dans son ensemble, reste celle d'une entité vaste, dont le roi est la tête, la *beata domina Yspania* qui par sa seule vertu a obtenu l'empire et a élu ses évêques, ainsi que l'affirme vers 1220 le canoniste Vincent d'Espagne<sup>7</sup>. La vogue des histoires générales de l'Espagne ne se démentit pas par la suite et, au XV<sup>e</sup> siècle, sera encore représentée par l'*Anacephaleosis* d'Alfonso de Cartagena achevé en 1456, le *Répertoire des princes d'Espagne* de Pedro de Escavias ou encore le

---

<sup>4</sup> Paolo BREZZI, "Chroniques universelles du Moyen Age et histoire du salut", L'historiographie médiévale en Europe, Jean-Philippe GENET (éd), Paris, 1991, p.235-245.

<sup>5</sup> Benito SANCHEZ ALONSO, Crónica del obispo D. Pelayo, Madrid, 1924. Juan A. ESTÉVEZ SOLA (éd.), Chronica Naierensis, in Chronica Hispana saeculi XII, Corpus Christianorum, Continuation Medievalis LXXIA, Turnhout, 1995.

<sup>6</sup> Lucae TUDENSIS, Chronicon mundi, in Andreas SCHOTT, Hispania illustrata IV, Frankfurt, 1604. Rodericus XIMENEZ DE RADA, De rebus Hispaniae liber, Juan FERNÁNDEZ VALVERDE (éd.), Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis LXXII, Turnhout, 1987. Ramón MENÉNDEZ PIDAL (éd.), Primera Chronica General, Madrid, 1977. Cf. Diego CATALÁN, La «Estoria de España» de Alfonso X, Creación y evolución, Madrid, 1992.

<sup>7</sup> Gaines POST, Studies in Medieval Legal Thought. Public Law and the State, 1100-1322, Princeton University Press, 1964, p.482-493.

*Bienandanzas e fortunas* de Lope García de Salázar, écrits tous deux vers 1470<sup>8</sup>.

Face à cette riche historiographie, les chroniques ou histoires qui prendraient une *civitas* pour objet brillent par leur absence. Face aux près de quarante chroniques qui caractérisent Londres au XV<sup>e</sup> siècle, ou à l'intérêt que portèrent certains citadins allemands à l'histoire de leur ville dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, les villes de la Péninsule ibérique paraissent n'avoir suscité aucun intérêt spécifique avant le XVI<sup>e</sup> siècle. Cette absence peut alors laisser supposer que la conscience "nationale" supplanta pendant des siècles toute conscience urbaine dans la Péninsule ibérique, et que l'habitant de Tolède, Burgos, Valladolid ou Séville ne se concevait pas comme tel sinon comme appartenant à un royaume, *communitas* dont le roi était la tête.

Dès l'origine, en Espagne, la *memoria* de la *civitas* paraît effectivement s'être confondue avec celui de la *communitas* du royaume, dont l'espace fut divisé entre un monde "civilisé", constitué par un ensemble de villes, et son opposé, la barbarie, les "déserts" où vivaient les *rustici* et les *barbari* qui ne constituaient pas une *societas*. La cité (*civitas*), disait Isidore de Séville dans ses *Étymologies*, au début du VII<sup>e</sup> siècle, est "une multitude d'hommes unie par le lien de la société, appelée ainsi en raison des citoyens, c'est-à-dire des habitants mêmes de la ville (*urbs*)"<sup>10</sup>. Lui faisant écho dans les années 1340, Juan García de Castrojeriz, dans le commentaire qu'il fit au *De regimine principum* de Gilles de Rome, précisa qu'il était naturel à l'homme de vivre en ville, et que seuls "fuyaient la vie civile" les pauvres, obligés de gagner leur vie dans les champs et les bois, les hommes mauvais, qui refusaient de vivre en compagnie et sous la loi, et les moines qui "veulent vivre comme des anges ou comme Dieu"<sup>11</sup>.

Les villes constituent en fait l'Espagne et leur histoire est l'"histoire de l'Espagne". L'auteur de la chronique élaborée à la fin du IX<sup>e</sup> siècle commençait donc, à l'instar d'Orose, par une description du monde suivie d'une description de l'Espagne divisée en provinces métropolitaines, et indiquait la distance qui séparait les principales villes entre elles depuis Cadix jusqu'à Constantinople<sup>12</sup>. Le récit de la restauration du royaume passait en outre par la mémoire des villes reprises aux musulmans: les victoires d'Alphonse I<sup>er</sup> (739-757) sont autant de noms que cite le

---

<sup>8</sup> Alfonso de CARTAGENA, *Regum Hispaniae Anacephalaeosis*, in Andreas SCHOTT (voir n. 6). Michel GARCIA, *Repertorio de príncipes de España y obra poética del alcaide Pedro de Escavías*, Jaén, 1972. Lope GARCIA DE SALAZAR, *Bienandanzas e fortunas*, Angel RODRIGUEZ HERRERO (éd.), Bilbao, 1967.

<sup>9</sup> D. HAY, "History and the Historians in France and England during the Fifteenth Century" XXXV (1962) p. 111-127, cité par Angus MAC KAY, "Cultura urbana y oligarcas sevillanos en el siglo XV", *Actas del I Congreso de Historia de Andalucía II*, Córdoba, 1978, p.163-171. Jean-Marie MOEGLIN, "Les élites urbaines et l'histoire de leur ville en Allemagne (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)", *Les élites urbaines au Moyen Age*, Paris, 1997, p. 351-383.

<sup>10</sup> ISIDORO DE SEVILLA, *Etimologías*, José OROZ RETA, Manuel A. MARCOS CASQUERO (éd), Madrid, 1983, 2, p.226.

<sup>11</sup> Glosa castellana al *Regimiento de príncipes* de Egidio Romano, Juan BENEYTO PÉREZ (éd.), Madrid, 1947, vol.3, p.25-26.

<sup>12</sup> Juan GIL FERNANDEZ, José L. MORALEJO, Juan I. RUIZ DE LA PEÑA, *Crónicas asturianas*, Oviedo, 1985, p. 154, 157, 158.

chroniqueur<sup>13</sup>. De certaines de ces villes, l'auteur de cette chronique relevait une caractéristique, telle que le poulet de Narbonne, les figues de Baeza, le mulet de Séville, "le savoir et la science de Tolède"<sup>14</sup>. Un siècle plus tard, le compilateur du *Codex Rotensis* consacrait une page à la fondation des villes du nord de la Péninsule, et achevait son texte sur les *laudes Hispaniae*<sup>15</sup>.

#### Les villes dans l'histoire de l'Espagne

Les villes que citait le chroniqueur d'Alphonse III ne participaient pas seulement à l'histoire de l'Espagne dans la mesure où elles abritaient un siège épiscopal ou parce qu'elles constituaient une victoire du roi chrétien sur ses ennemis musulmans. Depuis Isidore de Séville, elles étaient dotées d'une existence propre qui commençait, à l'instar de Rome, *l'urbs* par excellence, par la mémoire de leur fondateur et de leur ancienneté. Les catégories du droit romain, qui informaient le monde hispanique, voulaient en effet que, pour jouir d'une existence légale, une ville fût officiellement fondée; à l'instar de Romulus, les empereurs romains furent des *conditores* de villes, rôle que jouèrent ensuite les rois wisigoths, les califes, puis les rois chrétiens de la Péninsule.

Isidore avait donc affirmé que la première ville de la Péninsule ibérique était Cadix, fondée, disait-il, par les Phéniciens avant même leur arrivée à Carthage; Lisbonne devait son existence à Ulysse, Sagonte aux Grecs, Tarragone, Saragosse, Mérida et Hispalis (Séville) aux Scipions et à Jules César, et Carthagène aux "Africains" d'Hannibal<sup>16</sup>. Il associa en outre, dans le *De viris illustribus*, certains grands personnages, évêques pour la plupart, aux villes où ils avaient brillé: Cordoue pouvait ainsi s'enorgueillir d'Ose et de Grégoire d'Elvire, Beja d'Apringius, Valence de Justinien, Urgel de Juste, Séville de Léandre, Carthagène de Licinien, Málaga de Sévère, Gérone de Jean, et Saragosse de Maxime<sup>17</sup>. Par ailleurs, à l'époque où Isidore achevait ses oeuvres, l'auteur inconnu du *Liber de vitas Patrum Emeritensium* élaborait, à travers le récit de miracles attestés à Mérida, et le portrait de ses évêques, Paul, Fidelis et Masona, un véritable panégyrique de sa ville natale<sup>18</sup>. Du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, les bibliothèques chrétiennes du nord et du sud de la Péninsule possédèrent ces oeuvres, qui s'inscrivaient de plus parfaitement dans l'héritage classique, illustré par le *Ab urbe condita libri* de Tite Live, et dans l'héritage liturgique pour qui la *memoria* est avant tout celle des morts illustres, des saints, de leur vie et de leur exemple. Au début du XII<sup>e</sup> siècle, l'évêque Pelayo d'Oviedo se soucia de donner quelques précisions sur les grandes villes de l'Espagne, Tolède, Saragosse et León, mais surtout

---

<sup>13</sup> Ibid. p.133, 207, 209.

<sup>14</sup> Ibid. p. 226.

<sup>15</sup> Madrid, Real Academia de la Historia, Cod. 78, f<sup>o</sup> 198: "*Civitas Tuletus in Spania primum fundata est...*"; cf. Elisa RUIZ GARCIA, Catálogo de la sección de Códices. Real Academia de la Historia, Madrid, 1997, p.395-405.

<sup>16</sup> ISIDORO DE SEVILLA, Etimologías XV, 1, 29, 65-73.

<sup>17</sup> Carmen CODOÑER MERINO, El «De viris illustribus» de Isidoro de Sevilla. Estudio y edición crítica, Salamanca, 1964.

sur Oviedo dont il fit remonter l'origine première aux Vandales et dont il décrivit longuement les reliques<sup>19</sup>.

Les auteurs des grandes histoires "nationales" élaborées au XIII<sup>e</sup> siècle reprirent ces traditions et, dans leur désir d'unifier le passé en recourant à toutes les sources mises à leur disposition – textes bibliques, historiques, mythologiques, etc. -, racontèrent le peuplement de la Péninsule comme un récit de fondation de villes.

L'*Estoria de España* d'Alphonse X le Sage de Castille mit ainsi en scène, à partir de multiples sources, une Péninsule qui fait son apparition après le Déluge, au moment de son attribution au petit-fils de Noé et cinquième fils de Japhet, Tubal. Tubal et son lignage, dit le texte, entrèrent en Espagne en traversant les Pyrénées et s'établirent près d'un fleuve qu'ils nommèrent Èbre. Ils fondèrent là les premières villes: Oca, Calahorra, Tarazona et Saragosse, puis se répandirent dans l'ensemble de la Péninsule<sup>20</sup>. Le second *conditor* n'appartient pas au monde biblique mais mythologique. Hercule – qui symbolise l'apparition des Grecs dans l'histoire hispanique – pénétra en Espagne depuis le sud et fonda Cadix, laissa une trace indiquant l'emplacement de la future Séville, vainquit le roi Géryon entre le Tage et le Duero et fonda la ville de La Corogne qui prit le nom de sa première habitante, "une femme qui avait pour nom Cruña", peupla de nombreuses villes le long du Guadalquivir, puis Urgel et enfin Barcelone. Son neveu, Espan, "peupla de grandes et merveilleuses villes", dont Ségovie, et s'installa à Cadix où il mourut "vingt ans après que Troie fût détruite pour la seconde fois". Le troisième "Grec" est Pyrrus, gendre d'Espan, qui fonda Osuna et Grenade et laissa son nom aux Pyrénées. Lisbonne, pour sa part, doit son origine à un "petit-fils" d'Ulysse et à la fille de celui-ci, Bonne, qui lui donnèrent leur nom, tandis que Carthagène fut fondée par la reine Didon<sup>21</sup>. Les dernières villes mentionnées rattachèrent enfin l'histoire de la Péninsule à celle de Rome: Séville fut finalement fondée par Jules César tandis que Sigüenza, Lucena et Zamora s'étaient illustrées dans la lutte contre "ceux d'Afrique", c'est-à-dire Hamilcar et Hannibal, et Pedraza, qui avait été peuplée par des Troyens, fut le berceau de l'empereur Trajan, à qui León doit son existence<sup>22</sup>.

---

<sup>18</sup> Joseph N. GARVIN (éd.), *The Vitas Sanctorum Patrum Emeritensium*, Washington, The Catholic University of America Press, 1946.

<sup>19</sup> Benito SANCHEZ ALONSO (voir n.5) p.81: "...*Fuit antiquitas in Hispania, quod antiqui reges et principes et potestates facere iusserunt, ut in omnibus civitatibus et terris haberent loca, et mox designata, in quibus locis secundum modum culpae punirent et vitarent vitia in illis hominibus, qui contra iustitiam et contra decretum regum (...) agerent (...) ob hanc causam inferunt infra fines Asturiarum a Pireneis montibus usque in ora maris a flumine magno, quod dicitur Ove, usque in flumen quod dicitur Deva, in mediis terminis vocaverunt Ovetum; ideo ut omnes qui, contra praescriptam regulam agerent, captos deducerent ad praedictum locum Oveti (...) ob hanc causam praedicti loci vocatum est nomen eius Ovetum...*".

<sup>20</sup> Ramón MENÉNDEZ PIDAL (voir n.6) p. 5-7.

<sup>21</sup> Ibid. p. 9-12. Les chroniqueurs d'Alphonse X reprennent, de Tubal à Hercule, l'histoire de Rodrigo Ximénez de Rada, dans son *De rebus Hispaniae liber*, I, II-VI (p.13-19). Dans les années 1280, Juan Gil de Zamora reprit l'histoire de Tubal, puis celle d'Hercule à qui il attribua en outre la fondation d'Hispalis-Séville et, comme Rodrigo Ximénez de Rada, celle d'Ausone-Vic (Juan GIL DE ZAMORA, *De preconiis Hispaniae liber*, Manuel de Castro y Castro (éd.), Madrid, 1955, p. 7-17)

<sup>22</sup> Ibid. p. 15-84, 142, 144.

Tolède, capitale réelle et symbolique du royaume de Castille, bénéficia d'un traitement particulier. Car, après avoir mentionné que la ville fut fondée une centaine d'années avant les campagnes de Scipion sous le consulat des Romains "Tholemon" et Brutus qui lui laissèrent leur nom, la chronique indique qu'un "roi qui avait pour nom Rocas", originaire de l'Eden en Orient et porteur d'un immense savoir, après avoir laissé une trace de son passage à l'emplacement de la future Rome, choisit de s'établir au centre de l'Espagne, domestiqua un dragon puis un ours, épousa la fille d'un noble local et en eut deux fils qui élevèrent les tours de Tolède. Tolède est donc antérieure à Rome et est directement liée à l'Orient et à son savoir, astronomique en particulier. De plus, le premier martyr espagnol que cite le chroniqueur est "saint Eugène, archevêque de Tolède" qui aurait trouvé la mort à l'époque de Domitien (81-96)<sup>23</sup>. Quant à Cordoue, elle figure dans cette histoire non en raison de l'ancienneté de sa fondation, mais comme le berceau des philosophes, philosophes qui auraient conseillé aux habitants de se soulever contre Néron. Conseillé par son entourage qui lui fit valoir que Cordoue nourrirait toujours de nouveaux philosophes, le Néron de l'*Estoria de España* aurait alors préféré emmener avec lui à Rome Sénèque et Lucain<sup>24</sup>.

Certaines villes hispaniques pouvaient ainsi s'enraciner dans un passé lointain et rattacher leur existence à celle de héros bibliques, mythologiques ou historiques: le plus ancien foyer de peuplement se situait à l'origine même de la Castille (Oca et Calahorra), de la Navarre (Tarazona) et de l'Aragon (Saragosse) le long de l'Èbre, suivi par les fondations historico-mythologiques des villes du sud de la Péninsule – récemment reconquises lorsque fut écrite l'*Histoire de l'Espagne* -. Suivant une ancienne tradition, les auteurs de celle-ci attribuèrent à l'empereur Constantin, la trentième année de son règne, la division de la Péninsule en six métropoles ecclésiastiques avec leurs suffragants, mentionnant ainsi plus de soixante-quinze villes hispaniques pour l'année 338<sup>25</sup>. Et afin que la *memoria* de l'ancienneté des villes ne fût pas perdue, ils prirent soin aussi, suivis en cela par de nombreux chroniqueurs jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, d'indiquer les changements de noms qui auraient pu leurrer les lecteurs: "Hispalis est Séville", "Egitania: Edanna, c'est-à-dire Lucena", "l'évêché d'*Augene*, c'est-à-dire Oca, est maintenant passé à Burgos", "Marcua: Pampelune", "León: Flor"<sup>26</sup>.

<sup>23</sup> Ibid. p. 7, 12-14, 141. Dans le *Codex Rotensis* composé à San Millán de la Cogolla vers l'an Mil, Tolède est la seule ville représentée, avec Babylone et Ninive (Madrid, R.A.H., Cod. 78, f° 197v). Pour sa part, Rodrigo Ximénez de Rada avait préféré lier le sort de Tolède aux Wisigoths, dont il racontait l'histoire à la suite de celle d'Hercule et des Grecs (De rebus Hispaniae..., p.23).

<sup>24</sup> Ibid. p.124. Dans son *Chronicon mundi*, écrit vers 1220-1240 et qui fut l'une des sources de l'*Estoria de España*, Lucas de Tuy avait attribué à "l'Espagne" divers philosophes antiques: "...*Hispania, eo quod genuit Aristotelem, summum philosophum nobilem investigatorem astrorum, et Senecam facundissimum atque Lucanum historiographum et poetam clarissimum*" (voir n.6).

<sup>25</sup> Ramón MENÉNDEZ PIDAL (voir n.6) p.196. La division de l'Espagne en sièges métropolitains se trouve notamment dans la *Chronica pseudo-Isidoriana* du XI<sup>e</sup> siècle (MGM, Auctores Antiquissimi XI, *Chronica Minora* II, p.378-388).

<sup>26</sup> Ibid. p.299. Alfonso Fernández de Madrid, archidiacre de l'Alcor en la cathédrale de Palencia, rappelle ainsi une conversation relative au changement de nom des villes qu'il aurait eue avec Antonio de Nebrija au début du XVI<sup>e</sup> siècle (Alonso FERNÁNDEZ DE MADRID, *Silva Palentina*, Palencia, 1976, p. 14-15).

Si, dans cette “histoire officielle”, élaborée depuis les cercles palatins, la christianisation ne semble jouer aucun rôle légitimateur ou symbolique, en revanche les étapes de la “restauration” de l’Espagne depuis l’invasion des musulmans fournissent de nouveaux titres de gloire, de la mémoire des villes reconquises par Alphonse I<sup>er</sup> à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup> jusqu’à la reprise de Tolède par Alphonse VI en 1085 et à celle de Cordoue et de Séville par Ferdinand III un siècle et demi plus tard<sup>28</sup>. Membre de la cour d’Alphonse X et précepteur du futur Sanche IV, le franciscain Juan Gil de Zamora tint cependant à souligner, parmi tous les mérites de sa patrie, les saints, martyrs comme ceux de León, docteurs comme ceux de Séville, évêques comme ceux de Tolède et León, abbés comme celui de Silos, et même les saints hispaniques récents comme Dominique et Antoine (de Lisbonne-Padoue). Toujours à la suite de Lucas de Tuy, il ajouta aux fils illustres de l’Espagne les philosophes - Aristote “d’Espagne”, Averroès, Sénèque et Lucain “de Cordoue”, Iohannes *Hispalensis* -, les historiens et les poètes – Trogue Pompée, Paul Orose, Isidore de Séville, Ildephonse de Tolède, Rodrigo Ximénez de Rada et Lucas de Tuy, Lucain et Martial -<sup>29</sup>.

La mention de saints, de philosophes et d’historiens des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles dans une oeuvre rédigée vers 1280 ne doit pas surprendre. L’Antiquité n’est en effet pas la seule qui puisse légitimer et doter de *memoria* le royaume ou ses villes. Le souvenir du premier comte de Castille, Fernán González, et de ses successeurs, celui des mythiques “juges de Castille”, et celui du Cid Rodrigo Díaz de Vivar sont ainsi liés à Burgos<sup>30</sup> et joueront un rôle plus important dans la mémoire de la ville que son identification avec la ville d’Oca, fondée par Tubal.

La mémoire du royaume, fixée par les chroniques officielles au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, offrit ainsi aux villes un vivier où nourrir leur propre imaginaire. Ce récit, qui leur donnait une place de choix dans l’histoire de l’Espagne, ne connut par la suite que de légères modifications, dues au désir de chaque chroniqueur d’élever sa ville au rang des plus anciennes ou des plus illustres. À la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, par exemple, l’évêque de Bayonne, García de Eugui, dans sa Chronique, reprit les grandes lignes de l’*Estoria de España*, plaça la fondation de Tolède par le roi mythique Rocas – qu’il fait roi d’Edom – et le peuplement de la méridionale Niebla avant l’arrivée d’Hercule, attribua au mystérieux peuple des *Almuynozes* la fondation de Pampelune, Sigüenza et Cordoue, rappela que Séville devait son existence à Jules César “alors qu’il était consul” et que Trajan était originaire de Pedraza. García de Eugui rappela par ailleurs la division de l’Espagne par l’empereur Constantin en six archevêchés dont il ne cite que Narbonne, Braga, Tarragone, Tolède et Séville – sans doute parce

---

<sup>27</sup> Voir note 13. Les villes reprises aux musulmans par les rois des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles sont également citées par Juan Gil de Zamora dans son *De preconiis Hispaniae liber* (voir n.21) p.114-131.

<sup>28</sup> Ramón MENÉNDEZ PIDAL (voir n.6) p. 331, 337-379, 486-488, 537-540, 729-735, 746-747, 761-771.

<sup>29</sup> Juan GIL de ZAMORA (voir n.21) p.146-151, 175-183. Lucae TUDENSIS (voir n.6) p.3.

<sup>30</sup> Ramón MENÉNDEZ PIDAL (voir n.6) p.395, 408, 415, 418, 425, 429, 503, 519, 523. Cf. Georges MARTIN, *Les juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l’Espagne médiévale*, Paris, 1992.

que Mérida ne récupéra jamais son rang de métropole -<sup>31</sup>. Archevêque de Bayonne, García de Eugui était alors un membre éminent de la cour de Navarre, ce qui explique la mention de Pampelune parmi les villes les plus anciennes de la Péninsule, ainsi que son souci de rappeler la dignité ecclésiastique de certaines d'entre elles. En 1454, dans sa *Chronique des rois de Navarre*, le prince Charles de Viana ne mentionna, dans son chapitre sur le peuplement de l'Espagne, que Pampelune dont il attribua l'origine "à ceux de Chaldée"<sup>32</sup>.

Évêque de Burgos, Alfonso de Cartagena, dans l'*Anacephalaeosis* qu'il finit peu avant sa mort en 1456, commença lui aussi sa description de l'Espagne par l'indication de la division en six provinces ecclésiastiques, avant de passer au rappel de la fondation de villes septentrionales: La Corogne par Hercule, et Ségovie et son aqueduc par Hispan<sup>33</sup>. Une vingtaine d'années plus tard, le noble andalou Pedro de Escavías, reprit également les grands thèmes de l'*Estoria de España*, mais pour exalter l'ancienneté des villes méridionales, c'est-à-dire la fondation de Cadix, Séville, Carthagène, Tarazona, Urgel et Barcelone par Hercule, avant celle de Ségovie par Yspan, et celle d'Osuna et de Grenade par Pyrrus; Niebla fut fondée après une grande sécheresse, puis les païens et adorateurs du feu détruisirent les villes herculéennes de La Corogne, Cadix et Lisbonne avant de fonder Tolède, Pampelune, Sigüenza, Cordoue et Écija<sup>34</sup>.

Pere Tomich, chevalier catalan, après avoir signalé dans la chronique qu'il acheva en 1438, que la première ville fondée par Tubal était Amposta en Catalogne, attribua à Hercule, successivement, la fondation de Braga, Séville, Tarazona, Tarragone, Balaguer, la Seu d'Urgel, Vic, Manresa et enfin Barcelone; dans la refonte qu'il fit de cette chronique en 1476, Gabriel Turell précisa que le roi Hispanus avait fini ses jours à Barcelone<sup>35</sup>. Hercule reste le *conditor* par excellence dans l'ouvrage du Catalan Stephanus Rollan, rédigé à la fin du siècle, qui attribue au héros grec la fondation de Séville, Tarazona, Urgel, Vic, Barcelone, Tarragone, Balaguer et prend soin d'indiquer que les villes hispaniques furent fondées avant Rome<sup>36</sup>. En dépit de ses prétentions à faire une

---

<sup>31</sup> García de EUGUI, Crónica general de España, Escorial, Ms. Cast. X.II.22, f° 3v-17, 23v, 33v, 35v-37v, 40v, 52v, 69v.

<sup>32</sup> CARLOS, prince de VIANA, Crónica de los reyes de Navarra, José YANGUAS y MIRANDA (éd.), Pamplona, 1843, rééd. Valencia, 1971, p.6: "...e despues por los griegos, e los de Caldea, e estos poblaron la ciudat de Pamplona".

<sup>33</sup> Alfonso de CARTAGENA (voir n.8) p. 248-250.

<sup>34</sup> Michel GARCIA, Repertorio de príncipes de España, Jaén, 1972, p. 25-32.

<sup>35</sup> Pere TOMICH, Historias e conquestas dels excellentissims e Catholics Reys de Arago e de lurs antecessors los Comtes de Barcelona, Barcelona, 1534, éd. facsimil: Valencia, Anubar, 1970, p. 19-21. Pere Tomich prend soin d'indiquer qu'il s'appuie sur ce qu'ont écrit "quelques sages philosophes, en particulier le grand archevêque de Tolède qui a beaucoup travaillé dans ses écrits pour la vérité des histoires espagnoles" (p.19). Gabriel TURELL, Recort, Enric BAGUÉ (éd.), Barcelone, 1950, p. 44.

<sup>36</sup> Esteban ROLLAN, Chronica regum Aragonum et comitum Barchinone et populationis Hispanie, M<sup>a</sup> Isabel FALCÓN (éd.), Zaragoza, 1987, p.10-13: "...A morte vero predicti Herculis usque ad ultimam destructionem Troie fluxerunt XIII anni (...) Et a capcione Troie usque ad Romulum qui Romam condidit fluxerunt CCCC.XLII anni (...) Propter istum numerum videtur quod omnes civitates condite ab Hercule, prout ait Archiepiscopus Toletanus in suis hystoriis, fuissent iam condite ante Romam, videlicet Sibilis, Barchinona et alie superius dicte, per CCCC.LXI annos...".

véritable histoire de l'Espagne, avec la rigueur qu'exigeaient alors les humanistes venus d'Italie, l'évêque de Gérone Joan Margarit i Pau, dans le *Paralipomenon* qu'il rédigea vers 1484, consacra aussi un chapitre aux "villes fondées par Hercule en Espagne", Séville, Calpe, Algeciras, Málaga, Sagonte, Ségovie, Lérida et Barcelone; il est vrai qu'il avait auparavant adjugé aux Phocéens la fondation d'Ampurias, et aux Carthaginois celle de Carthagène, Braga, Numance, León et Astorga, Hercule et les Grecs n'apparaissant ici que plus tardivement<sup>37</sup>.

Vers 1492-1493, l'auteur inconnu d'une brève chronique des rois d'Espagne, dédiée au roi de Naples, attribuait toujours à Tubal la fondation d'Oca, Tarazona, Calahorra et Saragosse, et à Hercule celle de Cadix, Séville, Mérida, Carthagène; indubitablement lié aux milieux juifs ou *conversos*, ce même auteur prit soin de souligner que Pyrrus "qui peupla beaucoup de cités et de villes" "attira en Espagne les premiers juifs qui y vécurent", juifs qui provenaient de la Jérusalem détruite par Nabuchodonosor et qui s'établirent à l'emplacement de la future Tolède, "et ceci fut quatre cent cinquante ans avant l'avènement du Christ"<sup>38</sup>.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'auteur inconnu d'une description détaillée de l'Espagne adressée au jeune roi Charles I<sup>er</sup> reprit pour les villes, parmi d'autres considérations relatives à leur emplacement et leurs richesses, la *memoria* de leur fondateur: Saragosse tire son origine de Tubal, Cadix, Mérida, Barcelone, Agreda et Tarazona doivent leur existence à Hercule, Ségovie fut "peuplée par Ispan, le neveu d'Hercule", Grenade par Pyrrus, gendre d'Ispan, Lisbonne par "Ulysse, petit-fils d'Ulysse, celui qui assista à la destruction de Troie", Tolède est associée au roi Rocas, Tarragone aux Scipions et Séville fut fondée par Jules César. Cette description tardive de l'Espagne offre en outre, pour les villes qui ne peuvent se vanter d'avoir des origines aussi lointaines, des titres de gloire également rattachés à l'histoire plus récente du royaume: Séville est liée au souvenir de Ferdinand III, Tolède aux métropolitains Eugène et Julien ainsi qu'à Charles Martel, Burgos au comte Fernán González et aux exploits du Cid, Saint-Jacques de Compostelle au tombeau de l'apôtre, Valence à sa conquête par le Cid, et Roncevaux à la défaite de Charlemagne<sup>39</sup>.

Les *civitates* peuvent ainsi s'enorgueillir de leur ancienneté au sein d'une histoire de la vaste *communitas* que reste, par delà sa division en royaumes, l'Espagne et leur histoire fait partie de la *memoria* générale. Cette "histoire officielle" paraît avoir été connue et généralement acceptée, aussi bien par les Espagnols que par les étrangers. L'auteur du *De expugnatione Lyxbonensi*, qui raconta à la fin du XII<sup>e</sup> siècle la prise de Lisbonne par les chrétiens, indiqua au milieu de sa description des environs de la ville que l'on pensait que celle-ci avait été fondée par Ulysse; de même, relatant le

---

<sup>37</sup> Joan MARGARIT i PAU, *Paralipomenon Hispaniae liber*, B.N. Madrid, Ms. 5554, f<sup>o</sup> 24v, 28v-31, 36-37.

<sup>38</sup> *Breve compendio de las crónicas de los reyes de España*, B.N. Paris, Ms. Esp. 110, f<sup>o</sup> 2-2v.

<sup>39</sup> El Escorial, Ms. Cast. M.I.16, f<sup>o</sup> 42-53. Adeline RUCQUOI, "A propos d'une description de l'Espagne et du monde du début du XVI<sup>e</sup> siècle", *Des Indes occidentales à l'Amérique Latine*. A Jean-Pierre Berthe, Paris, 1997, p. 667-680. Sur Charles Martel et Tolède, cf. Adeline RUCQUOI, "La France dans l'historiographie médiévale castillane", *Annales E.S.C.* (mai-juin 1989) 3, p. 677-689.

passage des Frisons en 1217, l'abbé Aymon du monastère de Floridus Hortus signala que Lisbonne avait été fondée par Ulysse et Achille<sup>40</sup>. En 1250, l'ancien abbé de Sahagún Guillermo Pérez de la Calzada, qui avait accompagné le roi lors de la prise de Séville, fit en vers l'éloge de la cité récemment incorporée au royaume, et commença par rappeler la fondation de la ville par Jules César, puis son titre de métropole et la gloire de ses évêques Léandre et Isidore, avant d'ajouter à ses vertus celle d'avoir été reconquise par le roi Ferdinand III<sup>41</sup>. Lors du voyage qu'il fit en Espagne et au Portugal en 1484, Nicolas de Popielovo mentionna que Cordoue était une grande ville "où naquirent les plus célèbres historiens: Tite-Live et Valère-Maxime"<sup>42</sup>.

La mémoire des villes appartient donc avant tout à la mémoire du royaume, et même d'une entité plus vaste, l'ancienne *Hispania* des oeuvres d'Isidore de Séville. En sens inverse, la mémoire de l'Espagne est essentiellement une mémoire des villes qui la constituent et c'est sur cette base que s'instaura, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, une hiérarchisation des agglomérations en fonction de leur place dans l'histoire, qui se manifesta en particulier en Castille par des titres et qualificatifs spécifiques et joua un rôle quant à la préséance lors des réunions de Cortes. En 1255, abandonnant l'ancienne adresse "*vobis universo concilio de Burgos*", Alphonse X le Sage s'adressa à la ville comme à "la noble ville de Burgos qui est le chef de la Castille", en 1260, il la qualifia de "noble ville de Burgos qui est chef de la Castille et chambre des rois", puis vers 1280 de "cité de Castille" ou "Castille"<sup>43</sup>. Le titre donné par le roi, qui reconnaissait le rôle historique de la capitale d'une Castille qui aurait restauré l'Espagne, ne fut cependant pas immédiatement utilisé par les notaires, qui continuèrent à dater les actes de la seule mention du nom de la ville; en février 1314, cependant, le notaire Pero Martínez s'intitula "écrivain public de la noble ville de Burgos"<sup>44</sup>.

Alors que les titres de noblesse ne se multiplièrent qu'au cours du XIV<sup>e</sup> siècle – dès 1295

---

<sup>40</sup> Charles Wendell DAVID, *De expugnatione Lyxbonensi. The Conquest of Lisbon*, Columbia University Press, 1936, p. 92: "*Quo ab Ulyxe oppidum Ulyxibona conditum creditur*". Dans cette oeuvre, le phare de La Corogne n'est pas attribué à Hercule, mais à Jules César: "*Exin ad turrem Faris que olim a Iulio Cesare constructa, admirandi operis*" (p.62). Jaime FERREIRO ALEMPARTE, *Arribadas de normandos y cruzados a las costas de la Península ibérica*, Madrid, 1999, p.153, 78-79.

<sup>41</sup> Rocío CARANDE HERRERO, *Un poema latino a Sevilla. Versos de Julia Rómula o la urbe Hispalense de Guillermo Pérez de la Calzada (1250)*, Sevilla, 1986; p. 26: "*Incipiunt rithmi de Iulia Romula seu Ispalensi urbe, a tempore quo fundata fuit per Iulium Cesarem Romanum imperatorem usque ad tempus quo recuperata fuit per Fernandum Ispenie regem illustrem*".

<sup>42</sup> José GARCIA MERCADAL, *Viajes de extranjeros por España y Portugal* (Madrid, 1952), Agustín GARCÍA SIMÓN (éd.), *Junta de Castilla y León*, 1999, I, p.299.

<sup>43</sup> Emiliano GONZÁLEZ DIEZ, *Colección diplomática del concejo de Burgos (884-1369)*, Burgos, 1984, p. 93, 113 ("la noble cibdad de Burgos que es cabeça de Castiella e camara de los rreyes"), 138, 141, 157, 165, 189. Sur les titres des villes, Adeline RUCQUOI, "Des villes nobles pour le roi", dans Id. (éd.), *Realidad e imágenes del poder. España a fines de la Edad Media*, Valladolid, 1988, p.195-214.

<sup>44</sup> Francisco Javier PEREDA LLARENA, *Documentación de la catedral de Burgos (1294-1316)*, Burgos, 1984, p. 317-319: "yo Pero Martinez escrivano publico en la noble çibdat de Burgos".

Murcie est qualifiée de “noble cité”<sup>45</sup>, en 1350 Cordoue porte également ce titre et Séville celui de “très noble cité”<sup>46</sup>, Salamanque en 1391 et Tolède en 1394 apparaissent comme “très nobles cités”<sup>47</sup> -, des disputes éclatèrent en 1345 entre León et Tolède, puis en 1348 entre Tolède et Burgos<sup>48</sup>. En 1345, le roi promit de mentionner León avant Tolède dans la titulature royale et, trois ans plus tard, donna à Burgos “*caput Castellae*” le droit de parler avant Tolède qui revendiquait cependant le titre de “*caput Hispaniae*”. Le chroniqueur Pero López de Ayala, qui relate l’événement à propos des Cortes de Valladolid de 1351, ajouta que cette rivalité “a toujours eu lieu lors des Cortes que les rois ont faites et également entre les autres cités et villes du royaume”; il souligna aussi les raisons qui avaient poussé le roi à affirmer que “ceux de Tolède feront tout ce que je leur ordonnerai, et je parlerai donc pour eux”, rappelant à son sujet sa reconquête par Alphonse VI et divers autres événements historiques ou légendaires<sup>49</sup>. La rivalité entre les villes, tant pour la préséance aux Cortes que lors du serment prêté au nouveau roi, se poursuivit au XV<sup>e</sup> siècle, les villes de Castille présentant divers arguments qui incluaient le fait que León devait parler après Burgos mais avant Tolède, ou que Tolède se considérait “chef de l’empire et plus ancienne ville que Burgos” et “avait toujours précédé et précédait en honneur - *honra* – toutes les autres villes d’Espagne”<sup>50</sup>.

*Memoria* nationale et *memoria* urbaine semblent donc se confondre et les arguments utilisés par les villes pour défendre la prééminence qui est la leur au sein de la *communitas* générale s’appuient sur les grandes chroniques élaborées au XIII<sup>e</sup> siècle qui, à leur tour, avaient puisé dans un fond antique. L’absence d’une mémoire spécifique s’inscrit alors probablement dans la très ancienne tradition méditerranéenne d’identification entre ville et royaume, entre *communitas* urbaine et civile. Dans un monde pétri de références classiques et où l’héritage gréco-romain restait vivant, la confusion entre la ville et l’empire, entre la cité et le royaume, a en effet toujours existé<sup>51</sup>. En 1340, dans son

<sup>45</sup> Juan TORRES FONTES, Colección de Documentos de Murcia, III, p.110. Juan TORRES FONTES, “El título de «muy noble y muy leal ciudad de Murcia»”, Boletín de Información Municipal de Murcia, 1966, p. 10. Je dois ces informations à l’amabilité et aux connaissances de Denis Menjot, que je remercie ici pour ces précisions.

<sup>46</sup> Luis Vicente DIAZ MARTIN, Colección documental de Pedro I de Castilla (1350-1369), I, Junta de Castilla y León, 1997, n°15, 45.

<sup>47</sup> Florencio MARCOS RODRIGUEZ, Catálogo de documentos del archivo catedralicio de Salamanca (siglos XII-XV), Salamanca, 1962, p.139. Francisco J. HERNÁNDEZ, Los cartularios de Toledo. Catálogo documental, p. 462-464.

<sup>48</sup> Eloy BENITO RUANO, La prelación ciudadana: Las disputas por la precedencia entre las ciudades de la corona de Castilla, Toledo, 1972. Joseph O’CALLAGHAN, The Cortes of Castile-León, 1188-1350, University of Pennsylvania Press, 1989, p.71.

<sup>49</sup> Pero LÓPEZ DE AYALA, Crónica del rey don Pedro y del rey don Enrique su hermano, hijos del rey don Alfonso Onceno, Germán ORDUNA (éd.), Buenos Aires, 1994, I, p.54: “...ovo grand porfia entre los procuradores de Toledo e de Burgos qual dellos rresponderia primero a lo que el rrey les dixera. E esta porfia sienpre se acostunbro en las Cortes que los rreyes fizieron e esso mesmo assi entre las otras çibdades e villas del rregno” et p. 55-63.

<sup>50</sup> Eloy BENITO RUANO (voir n. 48) p. 23-28, 76-86.

<sup>51</sup> Ernst KANTOROWICZ, Mourir pour la patrie, Paris, 1984, p.105-141. Pour le cas hispanique, voir l’analyse proposée par Ariel GUIANCE dans Los discursos sobre la muerte en la Castilla medieval (siglos VII-XV), Junta de Castilla y León, 1998, p.325-355. Voir aussi Claude NICOLET, L’inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l’Empire romain, Paris, 1988.

adaptation du *De regimine principum* de Gilles de Rome, Juan García de Castrojeriz, après avoir à de nombreuses reprises assimilé ville et royaume, expliqua la nécessité de celui-ci par le fait que “le royaume n’est que le rassemblement de beaucoup de villes sous un roi”<sup>52</sup>. Vers 1454-1455, le grand prélat castillan Rodrigo Sánchez de Arévalo rédigea en langue vulgaire une *Somme de la politique* ainsi définie: “Ici commence le livre appelé Somme de la Politique, qui parle de comment doivent être fondées et édifiées les cités et les villes. Il parle aussi du bon gouvernement et de la droite police que doit avoir tout royaume ou ville, en temps de paix comme en temps de guerre”<sup>53</sup>. L’ouvrage commence par un chapitre sur “diverses louanges et excellences de ceux qui fondèrent des cités et des villes” pour finir par “comment et en quoi consiste la loyauté, foi, obéissance et révérence que les sujets doivent à leur seigneur roi naturel”, maintenant ainsi une assimilation parfaite entre les deux *communitates*, la ville et le royaume. Rodrigo Sánchez de Arévalo s’appuyait d’ailleurs pour cela sur le commencement de la *Politique* d’Aristote, qu’il citait textuellement: “Puisque toute cité est une certaine communauté, et que toute communauté a été constituée en vue d’un certain bien, il est clair que toutes visent un certain bien”<sup>54</sup>. En 1483, Pedro Díaz de Toledo, dans son commentaire à l’“Exclamation et querelle du gouvernement” de Gómez Manrique, insista aussi sur la nécessité d’un gouverneur “dans les communautés et le royaume”<sup>55</sup>.

Jusqu’au début des Temps Moderne, les villes hispaniques paraissent donc avoir lié leur *memoria* à celle de l’entité plus vaste à laquelle elles appartenaient. Elles sont omniprésentes dans la poésie des *Cancioneros* du XV<sup>e</sup> siècle, où elles sont mentionnées les unes après les autres, et parfois distinguées par une caractéristique, qui n’est pas toujours en leur faveur mais qui rappelle indubitablement le lointain précédent des *causas celebres ex Spania* qui figuraient dans la chronique de la fin du IX<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle encore, Ambrosio de Morales, infatigable chercheur de sources et chroniqueur du roi Philippe II, rédigea un long traité en trois volumes intitulé *De l’ancienneté des villes d’Espagne avec un discours général où l’on enseigne comment doivent se faire les recherches pour bien comprendre l’ancienneté*<sup>57</sup>.

Certaines oeuvres, néanmoins, plus spécifiquement consacrées à telle ou telle ville, ont permis d’avancer l’idée qu’à l’instar de l’Italie ou des Flandres, une conscience urbaine se serait développée

<sup>52</sup> Glosa castellana al Regimiento de príncipes de Egidio Romano (voir n. 11) III, p. 30.

<sup>53</sup> Rodrigo SÁNCHEZ DE ARÉVALO, *Suma de la política*, in Mario PENNA, *Prosistas castellanos del siglo XV*, Madrid, B.A.E. 116, 1959, p.249-309.

<sup>54</sup> ARISTOTE, *Les politiques*, Pierre PELLEGRIN (éd.), Paris, 1993, p.85. Rodrigo SÁNCHEZ DE ARÉVALO (voir n.53) p.255: “... es de considerar que, segun dize Aristotiles en el comienço de la su Política, como toda cibdad sea una ordenada comunidad y toda comunidad sea constituida por causa d’algun bien, siguese que toda cibdad sea fecha por razon d’algun buen fin...”.

<sup>55</sup> Gómez MANRIQUE, *Cancionero*, A. PAZ y MELIÁ (éd.), Madrid, 1885, II, p.256.

<sup>56</sup> Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Poesia juglaresca y orígenes de las literaturas románicas*, Madrid, 6<sup>e</sup> éd. 1957, p.388-392. Antón de MONTORO, *Cancionero*, Francisco CANTERA BURGOS, Carlos CARRETE PARRONDO (éd.), Madrid, 1984, n° 109, p.252-256. Cf. note 13.

<sup>57</sup> Ambrosio de MORALES, *De las Antigüedades de las Ciudades de España, con un Discurso general, donde se enseña como se deben hacer las averiguaciones para bien entender las antigüedades*, Córdoba, 1586.

dans la Péninsule dès le Moyen Age. Une étude plus attentive révèle en fait que la plupart d'entre elles ont pour but l'exaltation d'un siège épiscopal et non celui de la *communitas* des habitants.

Compostelle constitue, dans ce domaine, un exemple pourvu d'une longue tradition. Dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle apparut une histoire de Compostelle, le *Chronicon Iriense*, suivi un demi-siècle plus tard par l'*Historia Compostellana*, composée sur ordre de l'archevêque Diego Gelmírez, et que compléta le curé Ruy Vázquez en galicien à la fin du XV<sup>e</sup> siècle avec sa *Coronica de Santa María de Iria* parce que, expliquait-il, "la mémoire de l'église d'Iria est presque perdue, et donc voulant rappeler à la mémoire de ceux qui ne savent pas et ne croient pas qu'elle ait été évêché."<sup>58</sup> Peu après la rédaction de cette chronique, l'archidiaque Alfonso Fernández de Madrid, qui jouissait d'un bénéfice en l'église de Palencia, entreprit de rappeler, "faisant mémoire de l'ancienneté et de la noblesse de l'église et de la ville de Palencia", "les noms des prélats que j'ai pu trouver qui ont successivement présidé cette sainte église, à l'époque des Wisigoths comme après sa seconde restauration et réédification"; dans cet ouvrage qu'il intitula *Silva palentina* et qu'il composa en castillan, Alfonso Fernández de Madrid ne mentionna les événements urbains qu'en fonction des évêques<sup>59</sup>. Dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, l'évêque d'Oviedo Pelayo avait aussi interpolé les textes dont il se servait pour sa chronique universelle afin d'exalter l'ancienneté et les droits de son siècle<sup>60</sup>.

Avila constitue, dans cet ensemble, une exception. Mentionnée à quelques reprises dans l'*Estoria de España* au milieu d'autres villes peuplées par Alphonse I<sup>er</sup>, Alphonse II, Alphonse V, Ferdinand I<sup>er</sup> ou Alphonse VI<sup>61</sup>, Avila ne pouvait se targuer d'avoir une origine aussi illustre que celle d'autres cités du royaume. Est-ce pour cette raison – et afin d'obtenir divers privilèges du roi Alphonse X le Sage – que fut élaborée une *Chronique du peuplement d'Avila* qui relatait les hauts faits des habitants de la ville depuis la fondation de celle-ci par le comte Raymond de Bourgogne, peu avant 1100, jusqu'au renouvellement des promesses d'aide et de fidélité au roi que lui transmet, à la fin du court récit, sans doute vers 1255-1260, le procureur Gonzalo Matheos?<sup>62</sup>

A l'exception, peut-être, de cette *Chronique d'Avila*, les villes hispaniques ne paraissent donc pas avoir senti la nécessité de se doter d'une mémoire propre. La *communitas* est en effet indifféremment la ville ou le royaume, comme le rappellent penseurs et chroniqueurs. Le royaume est finalement conçu comme une *urbs* dont les frontières constitueraient l'enceinte, ou comme une *civitas*

---

<sup>58</sup> El Cronicon Iriense, Manuel-Ruben GARCIA ALVAREZ (éd.), Memorial Histórico Español L, Madrid, Real Academia de la Historia, 1963. Historia Compostellana, Emma FALQUE (éd.), Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis LXX, Turnhout, Brepols, 1988. Coronica de Santa Maria de Iria, Jesús CARRO GARCÍA (éd.), Santiago de Compostela, 1951.

<sup>59</sup> Alonso FERNÁNDEZ DE MADRID (voir n. 26).

<sup>60</sup> Benito SÁNCHEZ ALONSO (voir n. 5).

<sup>61</sup> Ramón MENÉNDEZ PIDAL (voir n.6) p.331, 356, 453, 491, 537.

dont les villes ne seraient que des quartiers.

### Les villes face à la noblesse

La pleine participation des villes à un idéal “national” et leur intégration dans la *memoria* de cette vaste *communitas* ne semble cependant pas avoir été un obstacle à une certaine conscience d’elles-mêmes dont la mémoire n’est pas absente. La rivalité qui éclata au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle entre Burgos et Tolède à propos de la préséance aux Cortes nous paraît en être un exemple: au sein du royaume, des villes peuvent se considérer – et être considérées – supérieures à d’autres, ce qui leur octroie des privilèges. Burgos et Tolède ne revendiquent encore, en 1345 et 1348, que les titres que l’histoire et la chancellerie royale leur ont reconnus. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, les membres de l’oligarchie de Burgos qui s’étaient unis au sein de la confrérie de Notre Dame de Gamonal ne revendiquèrent à aucun moment le nom de leur ville. Ils se contentèrent de proclamer, dans la règle instaurée en 1305, que “les chevaliers et hommes de bien, esclaves de la précieuse sainte Marie, mère de Jésus-Christ (...) établirent cette confrérie pour la louer et la servir à Sainte-Marie de Gamonal”<sup>63</sup>.

C’est au cours du XV<sup>e</sup> siècle qu’apparurent les premiers indices écrits d’une conscience et même d’un orgueil urbain. Dès 1400, les magistrats sévillans engagèrent le poète Alfonso Alvarez de Villasandino afin qu’il composât une série de poèmes en honneur de la ville; dans ceux-ci, il loua aussi bien sa richesse que les vertus de ses habitants, rappela le nom des fondateurs Hercule et Jules César, et lui donna le titre de “dame des villes d’Espagne”, avec laquelle ni Barcelone ni Valence ne pouvaient rivaliser et devant laquelle s’inclinait Grenade, pour en faire finalement le “paradis terrestre”<sup>64</sup>. A la même époque, le Gênois Francisco Imperial, “résidant dans la très noble ville de Séville”, prit celle-ci comme décor d’une grande partie de ses poèmes<sup>65</sup>. En 1455, le marquis de Santillane consacra à la ville l’un de ses sonnets, où il la compara avec Rome, vanta ses édifices, son clergé et ses chevaliers, et rappela que “Hercule d’abord, Hispan et Jules César sont vos patrons”. Au milieu du siècle, un certain Juan Guillén rédigea une chronique, aujourd’hui perdue, “des choses survenues à Séville après que l’infant don Enrique eût tenté de s’en emparer” qui relatait les événements de l’année 1444 et, quelques années plus tard, le chroniqueur Alfonso de Palencia

---

<sup>62</sup> Crónica de la población de Avila, Amparo HERNÁNDEZ SEGURA (éd.), Valencia, Textos Medievales 20, 1966. Jean GAUTIER DALCHÉ, “Fiction, réalité et idéologie dans la *Crónica de la población de Ávila*”, Razo. Cahiers du Centre d’Etudes Médiévales de Nice 1 (1979).

<sup>63</sup> Regla de la cofradía de Nuestra Señora de Gamonal, de Burgos, y Libro en que se pintan los caballeros cofrades, Floriano BALLESTEROS CABALLERO, Hilario CASADO ALONSO, Alberto C. IBAÑEZ PÉREZ (éd.), Burgos, 1995, p. 14.

<sup>64</sup> José María AZACETA, Cancionero de Juan Alfonso de Baena, Madrid, 1966, I, p. 67-75: “Parayso terrenal / es el vuestro nonbre puro” (p.72). Cf. Manuel GARCIA BLANCO, “El elogio de ciudad en la lírica de los Cancioneros”, Romance Philology 7 (1953-1954) p. 175-179.

<sup>65</sup> Micer Francisco IMPERIAL, «El dezir a las syete virtudes» y otros poemas, Colbert I. NEPAULSINGH (éd.), Madrid, 1977.

consacra à la ville un *De laudibus Ispalis*<sup>66</sup>.

Les habitants des villes du sud de la Péninsule semblent en effet avoir été les premiers à avoir consacré à leur ville des éloges poétiques, peut-être en raison des liens étroits qui les rattachaient à l'Italie. En 1433, un certain Fernando de Salmerón élaborait ou copiait le *Cronicón Cordubense* et le poète Juan de Mena fit l'éloge de sa ville natale, en 1438 dans son *Couronnement du marquis de Santillane*, et en 1444 dans son *Labyrinthe de la Fortune*<sup>67</sup>. En 1505, à la demande des magistrats de Valence, Alfonso de Proaza rédigea et publia une *Oratio luculenta de laudibus Valentiae*<sup>68</sup>.

Dans la partie septentrionale du royaume de Castille, la prise de conscience urbaine se manifestait par l'existence d'une bannière spécifique, signe de reconnaissance de tous les habitants. Car, si Tolède en 1367, tirait orgueil de ne pas posséder de bannière propre dans la mesure où elle avait toujours servi sous celle du roi<sup>69</sup>, en 1432 les procureurs des villes aux Cortes de Zamora demandèrent au souverain que fussent respectées, par les habitants des villes autant que par "les seigneurs et grands et autres capitaines", leurs bannières, ce que leur accorda Jean II de Castille<sup>70</sup>. En 1445, le poète Juan de Mena, dans son *Traité sur le titre de duc*, rappela que "les villes qui furent capitales de royaume ou royaumes peuvent posséder un *pendón*, ainsi que celles que le roi a expressément nommées"; les autres villes ne pouvaient arborer qu'un simple drapeau, et les bannières urbaines devaient obligatoirement porter les armes de la ville<sup>71</sup>. Car les symboles héraldiques, qui firent leur apparition à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et remplacèrent les anciens sceaux urbains, peuvent constituer un autre indice de l'existence d'une conscience urbaine. Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, les rois d'armes et les auteurs de traités nobiliaires inclurent systématiquement les armes des villes parmi celles des familles aristocratiques<sup>72</sup>. Cependant, le docteur de Toledo, qui écrivit une

---

<sup>66</sup> Marqués de SANTILLANA, *Poesias completas*, Manuel DURÁN (éd.), I, Madrid, 1989, p. 327-328 (Je remercie ici Isabel Beceiro qui m'a signalé ce sonnet). Angus MAC KAY, "Cultura urbana y oligarcas sevillanos en el siglo XV" (voir n. 9). Robert B. TATE & Anscari M. MUNDÓ, "The *Compendiolum* of Alfonso de Palencia. A Humanist Treatise on the Geography of the Iberian Peninsula", *The Journal of Medieval and Renaissance Studies* V (1975) p. 253-278.

<sup>67</sup> Derek W. LOMAX, "El *Cronicón Cordubense* de Fernando de Salmerón", *En la España Medieval* II (1982) p.595-642. Juan de MENA, *Laberinto de Fortuna*, Miguel Angel PÉREZ PRIETO (éd.), Madrid, 1989, p.123-124: "¡O flor de saber e de cavallería / Cordova madre, tu fijo perdona / si en los cantares que agora pregona / non divulgare tu sabiduría!". Miguel Angel LADERO QUESADA omet néanmoins toute référence à ces louanges ou à l'imaginaire urbain dans la partie consacrée aux villes de son article intitulé "Sobre la génesis medieval de la identidad andaluza", *Actas del V Coloquio Internacional de historia medieval de Andalucía*, Córdoba, 1988, p. 745-763.

<sup>68</sup> Nicolás ANTONIO, *Bibliotheca Hispana Nova*, Madrid, 1783 (rééd. facsimil: Madrid, Visor, 1996), I, p. 42.

<sup>69</sup> Cortes de los antiguos reinos de León y Castilla, Madrid, 1866, II, p. 160-161: "... que los de Toledo que yvan a su serviçio, cada que eran llamados que sienpre aguardavan al cuerpo del Rey e non a otro alguno, por quanto Toledo non ha pendon nin senna...".

<sup>70</sup> Ibid. III, p. 150-151: "... que las çibdades de mis rregnos nin sus pendones (...) nunca fueron so capitania de señor alguno (...) mas todos los señores e rricos omes e otros qualesquier capitanes que en ellas estoviesen aguardando a los dichos pendones et non los dichos pendones a ellos...".

<sup>71</sup> Juan de MENA, *Tratado sobre el título de duque*, Louise Vasvari FAINBERG (éd.), London, 1976, p.94.

<sup>72</sup> Pedro GRACIA DEI, *Blasones de las armas e insignias de los mejores e mas principales linages de Castilla*, New York, Hispanic Society of America, Ms. B2423, f°34v-58v et 69v-71v. Id., *Linages*, Madrid, B.N., Ms.

chronique des événements survenus à des personnages liés à Valladolid à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, commença son oeuvre, non par un rappel de l'histoire de la ville, mais par quelques éphémérides royales et nobiliaires – les dates du règne de Pierre I<sup>er</sup> de Castille, la mort d'Henri II, les dates du règne de Jean I<sup>er</sup>, la naissance de l'évêque Lope de Barrientos en 1395, etc. – et intercala dans le récit quelques rares événements familiaux – la naissance de ses fils, la mention d'un déplacement<sup>73</sup>. Le *Cronicón de Valladolid*, pas plus que le *Cronicón Cordubense*, n'avait pour but d'exalter la *memoria* de la ville dont ils portent le nom.

Il faut attendre le XVI<sup>e</sup> siècle pour que les villes se convertissent en objet d'histoire et deviennent le centre de l'attention des chroniqueurs, pour que l'on puisse donc parler d'une "mémoire" urbaine. Dès 1519, Gonzalo Ayora publiait à Salamanque un *Épilogue de quelques choses dignes de mémoire appartenant à l'illustre et très magnifique et très loyale ville d'Avila*; peu avant 1540, Alfonso Fernández de Madrid terminait la première partie de la *Silva Palentina* dont le premier chapitre avait pour titre "De la fondation, ancienneté et noblesse de la ville de Palencia"; en 1544 était imprimée à Tolède une *Summi Templi Toletani graphicam descriptionem* due au chanoine Blas Ortiz et, au milieu du siècle, le dominicain Alfonso Venero terminait un *Traité de l'origine et de la fondation de la ville de Burgos* en deux volumes.

La plupart des grandes histoires urbaines datent cependant de la seconde moitié du siècle et beaucoup ne furent éditées que quelques décennies plus tard. En 1554 Damián de Gões dédiait à l'infant Henri du Portugal sa *Urbis Olisiponensis descriptio* et Pedro de Alcocer publiait son *Histoire ou description de la Ville Impériale de Tolède*. En 1572 parut un ouvrage intitulé *Des grandeurs et des choses mémorables de la ville métropolitaine de Tarragone* de Luis Pons de Icart et, quatre ans plus tard, parut la seconde édition de *l'Histoire de l'ancienneté de la ville d'Évora* du dominicain portugais Andrés de Resende; en 1587 fut éditée une *Histoire de la ville de Séville* due à la plume d'Alfonso de Morgado; en 1598, le chroniqueur royal Anastasio de Lobera publiait une *Histoire de la ville de León avec la vie des saints Froilán, évêque de León, et Atilano de Zamora* tandis que Francisco de Cascales faisait paraître ses *Discours de la ville de Carthagène*.

Le mouvement ne fit que s'amplifier au cours des décennies suivantes. En 1606 apparaissait une *Histoire des antiquités de la ville de Salamanque* écrite par Gil González Dávila; l'année suivante Luis Ariz publiait une *Histoire des grandeurs de la ville d'Avila*; en 1610 Gaspar Escolano faisait connaître sa *Première décade de l'histoire de la ville insigne et couronnée et du royaume de Valence*; en 1616 voyait le jour une *Histoire de l'église et de l'image de Notre Dame du Pilar de Saragosse, et de la ville, et de ses grandeurs* du franciscain Diego Murillo et, trois ans plus tard, un *Panegyricum civitatis Caesaraugustanae* écrit par le juriste Domingo de Abengochea; le jésuite Alfonso García,

---

3322, f<sup>o</sup> 11, 57, 58, 108. P. ADAN, "Le recueil de la noblesse d'Espagne fait par un historiographe du roy Jean II nommé Cervellón", *Hidalguía* 12 (1964) p. 833-855. Cf. Adeline RUCQUOI (voir n. 43) p.203-205.

<sup>73</sup> *Cronicón de Valladolid*, Pedro SAINZ DE BARANDA (éd.), Madrid, CODOIN XIII, 1848, p. 5-228.

mort en 1618, laissa inédite une *Histoire de la ville de Cordoue* en deux tomes; en 1623 parut, de Gil González Dávila, un *Théâtre des grandeurs de la ville de Madrid* et, l'année suivante, des *Discours historiques de la très noble et très loyale ville de Murcie* de Francisco de Cascales; le dominicain Alfonso Fernández fut l'auteur en 1627 d'une *Histoire et Annales de la Ville et de l'Évêché de Plasencia*; Antonio Martínez de Azagra, mort en 1637, laissa inédite son *Histoire de la ville de Calahorra*; des années 1630 date la rédaction, par le bénédictin Juan de Salazar de sa *Nájera illustrée*, de 1631 l'*Addition au livre d'Écija et ses grandeurs* du médecin Andrés Florindo, de 1632 l'*Histoire de la ville de Mérida* du *regidor* Bernabé Moreno de Vargas, de 1634 les *Antiquités et Principat de l'Illustrissime ville de Séville* du juriste Rodrigo Caro, de 1637 l'*Histoire de l'insigne ville de Ségovie* de Diego de Colmenares et de 1640 la rédaction par Juan Antolínez de Burgos de son *Histoire de la très noble et très loyale ville de Valladolid*; en 1658 paraissait l'*Histoire ecclésiastique et séculière de la ville de Guadalajara* du chroniqueur Alfonso Núñez de Castro, et en 1677 Diego Ortiz de Zúñiga faisait éditer ses *Annales ecclésiastiques et séculières de la très noble et très loyale ville de Séville*.

La mise en forme tardive de la mémoire urbaine, sous forme d'une "histoire" qui prenne la ville pour objet et en relate les "grandeurs", pourrait être mise en rapport avec les changements politiques survenus dans la Péninsule ibérique depuis l'arrivée sur le trône d'Espagne d'une nouvelle dynastie en 1516, notamment l'écrasement de la révolte des villes en 1520-1521 et la politique de vente des villes à des particuliers pour accroître les ressources de la couronne<sup>74</sup>. Face au danger de perdre leur autonomie, les villes auraient pu vouloir faire état de leur ancienneté et de leurs mérites. Au XV<sup>e</sup> siècle déjà, pendant la guerre civile, les villes de Castille avaient demandé et obtenu du roi la garantie de n'être jamais aliénées du patrimoine royal, demande qui dut être constamment réitérée<sup>75</sup>.

La forme prise par ces histoires urbaines révèle néanmoins que leur but n'est ni la création d'une véritable *memoria* commune à laquelle tous les habitants se seraient identifiés, ni la revendication d'une autonomie politique progressivement menacée. "Faisant mémoire de l'ancienneté et de la noblesse de l'église et de la ville de Palencia", disait vers 1535 Alfonso Fernández de Madrid, qui commençait ensuite son ouvrage par la phrase "la ville de Palencia est tenue, par les historiens et les cosmographes, pour très noble et ancienne, ce dont beaucoup d'auteurs font mémoire"<sup>76</sup>. La

<sup>74</sup> Joseph PÉREZ, *La révolution des «Comunidades» de Castille (1520-1521)*, Bordeaux, 1970. Helen NADER, *Liberty in Absolutist Spain. The Habsburg Sale of Towns, 1516-1700*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1990.

<sup>75</sup> Madrid obtint ce privilège en août 1439, du roi qui affirma que "certaines personnes mues par un mauvais désir de scandaliser mes cités et les villes de mes royaumes et de semer la zizanie et la discorde entre elles (...) [ont] dit que j'avais donné ou voulais donner certaines de mes cités et villes..." (Timoteo DOMINGO PALACIO, *Documentos del archivo general de la villa de Madrid*, II, Madrid, 1906, p.313-315). Valladolid le reçut le 2 mai 1442, "parce que cela convient à mon service et au bien commun de mes royaumes, et à leur état pacifique et à leur tranquillité" (Madrid, B.N., Ms. 13.107, f<sup>o</sup> 110), trois jours avant que le roi ne déclarât "que toutes les cités et villes et lieux et leurs forteresses et villages et territoires et juridictions furent et soient de par leur nature inaliénables et imprescriptibles à jamais", privilège qui fut incorporé dans les décisions des Cortes de Valladolid de 1442 (Cortes de los antiguos reinos de León y Castilla, III, p. 394-401).

<sup>76</sup> Alonso FERNÁNDEZ DE MADRID (voir n. 26) p. 2, 28.

*memoria* est donc intimement liée à la noblesse et à l'ancienneté, et les efforts du chroniqueur semblent n'avoir pour seul objectif que de montrer de façon irréfutable que la ville est pourvue de ces deux qualités.

Car si les villes, qui rivalisaient dans les années 1345 à 1407 pour une place d'honneur aux Cortes et réclamaient le respect de la hiérarchie établie entre elles au moment du serment prêté au jeune roi, n'alléguaient alors que l'ancienneté de leur fondation et donc leur place au sein de l'histoire "nationale", dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle leur discours intégra un nouveau concept. Dans la harangue qu'il prononça en 1434 au concile de Bâle pour revendiquer la prééminence des envoyés du roi de Castille sur ceux du roi d'Angleterre Alfonso de Cartagena donna comme argument la plus grande noblesse du premier. A titre d'exemple, il expliqua que certaines villes, dans son royaume, portaient des titres de noblesse, que Burgos, León, Tolède, Séville et Cordoue étaient de "très nobles cités" – *muy nobles ciudades* –, que Zamora, Salamanque, Cuenca, Ségovie et d'autres étaient de "nobles cités", que, parmi les villes, Valladolid était une "très noble ville" – *muy noble villa* – et qu'à ces titres correspondaient des privilèges, notamment pour les tours de parole aux Cortes<sup>77</sup>. Reprenant par ailleurs l'ancienne assimilation entre la ville et le royaume, il compara le territoire continental à une ville et les îles à des faubourgs, ce qui lui permettait d'insinuer que le roi d'Angleterre ne régnait en fait que sur ces derniers<sup>78</sup>.

En 1492, les Rois Catholiques introduisirent Grenade dans la titulature royale après la Castille, le León, l'Aragon et la Sicile mais avant Tolède. La ville protesta et obtint l'assurance que cette disposition ne changerait en rien la place qui lui correspondait aux Cortes et lors des serments prêtés aux nouveaux souverains. Pour ce faire, Tolède n'alléguait pas seulement, comme un siècle plus tôt, son ancienneté, mais "son ancienneté et sa noblesse". Six ans plus tard, à l'occasion d'une nouvelle dispute pour la préséance aux Cortes de Séville, Burgos proclama qu'elle était "la première dans tous les honneurs – *honras* – et les prééminences en tant que tête du royaume" et ses procureurs affirmèrent qu'ils "préfèrent perdre la vie avant de perdre l'honneur et la prééminence de leur ville"<sup>79</sup>.

Depuis le début du XV<sup>e</sup> siècle, le souci manifeste des édiles urbains pour améliorer l'aspect de leur ville, en favorisant la construction de "nobles édifices" ou en préconisant d'élargir les rues,

---

<sup>77</sup> Alfonso de CARTAGENA, Discurso sobre la precedencia del Rey Católico sobre el de Inglaterra en el concilio de Basilea (1434), Mario PENNA (éd.) (voir n. 53) p. 209: "E esto non se fase por acaescimiento, mas es determinado de antiguo, por muy honestas e justas razones, como se intitule cada cibdad; e este titulo non es superfluo mas trae sus preeminencias, ca quando se ayuntan las Cortes generales las muy nobles cibdades tienen los primeros grados en el asentamiento e primeras bozes en el fablar, guardadas las preeminencias de una a otra; e asi se fase en las villas..."

<sup>78</sup> Ibid. p. 220: "...E desto se sigue que Inglaterra, pues es insula del mar Océano, que se ha al mundo e redondesa de la tierra como se ha el arraval a respecto de la cibdad. E manifesto es que la cibdad es cosa principal, e el arraval cosa acesoria e allegada (...) de lo qual se concluye que, asi como es razonable que los ambaxiadores de la cibdad sean preferidos a los ambaxiadores del arraval, asi parece dictar la rason que los ambaxiadores de Castilla (...) sean preferidos a los ambaxiadores de Inglaterra..."

afin de rendre celle-ci “plus noble” et d’accroître son “honneur”, révélait que les habitants des agglomérations urbaines avaient présent à l’esprit l’importance de la noblesse et voulaient en parer leur ville<sup>80</sup>.

A la même époque, les hérauts d’armes et autres auteurs de traités de noblesse incluaient systématiquement les armes des villes au milieu des armes des lignages de l’aristocratie. Pedro Gracia Dei, roi d’armes des Rois Catholiques, à qui l’on attribue divers ouvrages sur les lignages et les blasons, inclut ainsi les armes de Valladolid, Zamora, Plasencia, Vitoria, Avila et d’autres au milieu des emblèmes qui caractérisaient les grandes familles du royaume; lorsqu’il décrit les bannières, il plaça celle des “cités et des villes” immédiatement après celles des “ducs, comtes, chevaliers et grands”. De son côté, le roi d’armes Castilla mêla l’histoire du Prêtre Jean, les armes de la ville de Jérusalem et celles de Rome, celles du maître des Hospitaliers de Rhodes, de l’empereur d’Allemagne, des rois de Hongrie, de Bohême, de Suède, d’Écosse, d’Angleterre ou de Sicile, à l’histoire “des premiers qui peuplèrent l’Espagne”, à celle des divers rois de la Péninsule et des grandes familles nobles. Un autre *Livre des lignages* de l’époque des Rois Catholiques fait état, au milieu des blasons aristocratiques, de “la ville de Murcie” et de la fondation de Carthagène par la reine Didon, de “la fondation de Séville”, et de l’histoire d’Hercule et de ses fondations<sup>81</sup>.

Le but recherché, l’objectif poursuivi par les auteurs d’histoires urbaines paraît être alors, non pas l’exaltation d’une conscience de la spécificité de la ville, mais la revendication d’une place au sein d’une société qui avait choisi la noblesse comme valeur suprême. Dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle, en effet, le concept de noblesse en Espagne, sans perdre sa valeur juridique, avait acquis une dimension ontologique. Une longue réflexion, de caractère augustinien, sur le péché originel et ses conséquences avait amené les Espagnols à opposer de façon radicale la perfection antérieure au péché à la souillure, au mal et à la grossièreté qui l’avaient suivi. L’homme avait été créé parfait, à l’image d’un Dieu qui possédait au degré suprême toutes les qualités, qualités que le *veinticuatro* de Jaén Fernando de Mexía, dans son *Nobiliario vero* écrit vers 1480 et publié en 1492 à Séville, énumérait ainsi: “Dieu noble, haut, profond, sage, fort, éternel, infini, omnipotent, doux, suave, pieux, saint, effrayant, bon, parfait et grand”. A la suite d’Adam, l’homme pécheur, s’était détourné “de la similitude et de la noblesse de son créateur” et avait été transformé par le péché “d’excellent et de resplendissant en

---

<sup>79</sup> Eloy BENITO RUANO (voir n. 48) p. 31-34, 87-93.

<sup>80</sup> Juan A. BONACHÍA HERNANDO, “«Más honrada que ciudad de mis reinos...»: La nobleza y el honor en el imaginario urbano (Burgos en la baja Edad Media)”, in Id. (éd.), *La ciudad medieval*, Valladolid, 1996, p. 169-212. Adeline RUCQUOI, “La cultura y las élites en la Valladolid medieval”, Valladolid. *Historia de una ciudad* (Congreso Internacional), I, Valladolid, 1999, p.193-215.

<sup>81</sup> Pedro GRACIA DEI, *Blasones de ciudades y villas* (c. 1500), New York, Hispanic Society of America, Ms. 2423. Id., *Linajes*, Madrid, B.N., Ms. 3322, p. 11, 57-58, 108. CASTILLA, *Armas de los reinos de Europa, España y linajes españoles*, Madrid, B.N., Ms. 3518. *Libro de los linajes*, Real Biblioteca de El Escorial, Ms. &.II.17, f<sup>o</sup> 51v-52 et 106-110.

obscur, et de beau en laid, et de parfait en imparfait, et de léger en pesant”<sup>82</sup>. La noblesse était la première des qualités divines et l’homme l’avait perdue avec la souillure originelle. Tout chrétien devait donc se purifier du péché pour récupérer l’état de perfection premier qui avait été le sien. Tout chrétien devait donc aspirer à la noblesse. Dans ce “chemin de perfection”, l’ancienneté du lignage cessa d’être un processus d’accumulation de vertus de génération en génération pour devenir un processus d’épuration, de purification qui, en quatre générations, conduisait l’homme à la noblesse, c’est-à-dire au salut.

Si l’ancienneté suffisait à garantir la noblesse aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles – “l’*hidalgua*, comme nous l’avons dit dans la loi précédente, est la noblesse qui vient aux hommes par le lignage” affirmait Alphonse X le Sage dans la Seconde *Partida*<sup>83</sup> -, ancienneté que revendiquaient les villes en recourant aux “histoires nationales”, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles il convenait de montrer que le temps écoulé n’avait été qu’un long “chemin de perfection”. Les familles nobles entreprirent donc la rédaction de généalogies qui faisaient état, non seulement des mérites du fondateur du lignage, mais aussi et surtout de la noblesse et de la fidélité aux valeurs personnelles et sociales de ses descendants. Elles prouvaient ainsi que le passage du temps avait “épuré”, “lavé” leur sang de la souillure originelle, souillure assimilée à la condition de vilénie. Ces généalogies nobiliaires, nécessaires en particulier pour être admis dans de nombreux collèges ou dans les ordres militaires, passèrent sous silence les ancêtres peu glorieux, firent remonter l’origine de la famille à un personnage illustre et n’hésitèrent pas à suppléer les manques par des recours à l’histoire ou à la légende, ce que fustigèrent certains à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>84</sup>.

Le chroniqueur catalan Pere Tomich, dans l’*Histoire* qu’il termina en 1438, inclut de longues listes de la noblesse catalane et aragonaise et la généalogie de quelques familles nobles<sup>85</sup>. En Castille, les généalogies apparurent également un peu avant le milieu du XV<sup>e</sup> siècle quand Juan de Mena adressa au connétable Alvaro de Luna son *Mémorial de quelques lignages de Castille* et Barrantes Maldonado termina ses *Illustrations de la Maison de Niebla*. Le chroniqueur Lope García de Salázar acheva en 1454 une *Chronique des seigneurs de Biscaye et des seigneurs d’Ayala et de Salcedo* et, dix ans plus tard, la famille des Zúñiga eut sa généalogie. A l’époque des Rois Catholiques, les rois

---

<sup>82</sup> Fernando de MEXIA, *Nobiliario vero*, Sevilla, Pedro Brun & Juan Gentil, 1492, f° 7-7v. Sur le concept de noblesse dans l’Espagne du début des Temps Modernes et ses rapports avec le problème du péché originel, Adeline RUCQUOI, “Etre noble en Espagne aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles”, *Nobilitas. Funktion und Repräsentation des Adels in Alteuropa*, Otto Gerhard OEXLE, Werner PARAVICINI (éd.), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997, p. 273-298; Id., “Noblesse des conversos?”, «Qu’un sang impur...» Les conversos et le pouvoir en Espagne à la fin du Moyen Age, Aix-en-Provence, 1997, p. 89-108; Id., “Mancilla y limpieza: la obsesión por el pecado en Castilla a fines del siglo XV”, *Os «últimos fins» na cultura ibérica dos séculos XV-XVIII*, Porto, Instituto de Cultura Portuguesa, 1997, p. 113-135.

<sup>83</sup> ALFONSO X EL SABIO, *Las Siete Partidas*, Salamanca, 1555, rééd. Madrid, 1985, I, f° 71 (Partida II, Tit. XXI, loi III: “Hidalguia segund diximos en la ley ante desta es nobleza que viene a los omes por linaje”).

<sup>84</sup> Par exemple Francisco MENDOZA Y BOVADILLA, *El tizón de la nobleza de España o máculas y sambenitos de sus linajes*, Colegio Heráldico de España y de las Indias, Madrid, 1992.

<sup>85</sup> Pere TOMICH (voir n. 35).

d'armes se complurent à rappeler dans leurs Nobiliaires et Livres de Lignages l'origine, parfois légendaire, des grandes familles du pays<sup>86</sup>. "Comme les eaux qui, plus elles proviennent de loin plus elles sont douces, et plus elles viennent de loin plus elles ont été purifiées", dit le prologue de la chronique anonyme rédigée vers 1493, "ainsi le lignage des rois de Castille, dont descend votre Altesse des deux côtés, est très excellent car il provient du sang très haut et clair des rois wisigoths renommés (...) jusqu'à maintenant depuis près de mille ans".

Au sein d'une société qui assimile la quête de la noblesse à l'obtention du salut, les villes, considérées par les juristes depuis le début du XIV<sup>e</sup> siècle comme des personnes morales, ne pouvaient qu'ajouter à leur éventail de titres de noblesse, honneurs, nobles édifices, nobles habitants et bannières le dernier élément qui caractérisait la noblesse, c'est-à-dire leur généalogie, l'histoire de "la très noble et très loyale ville de...". De fait, les histoires particulières des villes, qui se multiplient au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, insistent jusque dans leurs titres sur la noblesse, l'ancienneté et la grandeur de chacune. Pour ce faire, elles s'appuient en général sur l'*auctoritas* que constitue l'histoire "officielle" de chaque royaume et revendiquent ainsi comme fondateur le héros biblique, mythologique ou historique que celle-ci leur a depuis longtemps assigné. Lorsque la ville ne pouvait pas se vanter d'une aussi longue histoire, le chroniqueur n'hésita pas à créer de toutes pièces une ancienneté: Valladolid, qui n'apparaît dans l'*Estoria de España* qu'en 1062 à l'occasion d'une délimitation territoriale, fut, selon son chroniqueur, fondée en 290 avant Jésus-Christ sous le nom de Pincia et devait son nom à un "maure Ulit" qui aurait peuplé la "vallée d'Ulit". Dans la mesure où le toponyme Pincia figure dans la géographie de Ptolémée, la ville entrait dans l'histoire quatorze siècles avant la date généralement admise et l'emportait en particulier sur Séville qui ne remontait qu'à Jules César. L'histoire de la ville passait ensuite par l'excellence de son emplacement, la description de sa muraille et de son gouvernement, les privilèges reçus de tous les rois en remerciements pour la fidélité inébranlable de la ville, l'ancienneté de ses paroisses, monastères, hôpitaux et confréries<sup>87</sup>.

Dans le cas de Séville, le juriste Rodrigo Caro se chargea d'en publier en 1634 les "antiquités", ce qui permit à Diego Ortiz de Zúñiga de se limiter à la chronique de tous les événements survenus depuis la prise de la ville par Ferdinand III en 1248 car, "pour que soit compris ce qu'il y a de sublime dans la ville sur laquelle je commençais à écrire, le nom seul de Séville suffisait". Ses "Annales" commencèrent par fustiger les "inventions" du premier chroniqueur, Alfonso de Morgado, mais n'omirent jamais de mentionner les fils illustres de la ville, la grandeur des

---

<sup>86</sup> Adeline RUCQUOI, "Etre noble en Espagne aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles" (voir n. 89) p. 293-294. Id., "Le Diable et les Manrique", *Razo*. Revue du Centre d'Etudes Médiévales de Nice 8 (1988) p.103-111. Isabel BECEIRO PITA, "La conciencia de los antepasados y la gloria del linaje en la Castilla bajomedieval", *Relaciones de poder, producción y parentesco en la Edad Media y Moderna*, R. PASTOR (éd.), Madrid, 1990, p. 329-351. Id., "El uso de los ancestros por la aristocracia castellana: el caso de los Ayala", *Revista de dialectología y tradiciones populares* L (1995) p. 53-82.

<sup>87</sup> Juan ANTOLINEZ DE BURGOS, *Historia de la muy noble y muy leal ciudad de Valladolid* (voir n. 79).

institutions qui s’y établirent et les services que se rendirent mutuellement la ville et le roi<sup>88</sup>. Car les “inventions” faisaient partie du genre. Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, divers auteurs d’histoires et de chroniques des Asturies n’avaient pas hésité à attribuer à Noé la fondation de la ville de Gijón, en faisant ainsi la doyenne des villes d’Espagne<sup>89</sup>.

Grâce à l’ancienneté, la ville pouvait se targuer d’un long “lignage” et donc d’un “sang très haut et clair”. La description de la perfection de son emplacement et de la beauté de certains de ses monuments rappelle les anciens traités de physiognomie, qui considèrent l’aspect extérieur comme un reflet de la bonté intérieure. Et l’interminable liste des privilèges reçus du roi en récompense d’une fidélité jamais démentie, ainsi que les nombreuses mentions à des séjours royaux dans la ville, prouvent la préservation de la noblesse acquise et l’accroissement de son honneur, de sa *honra*; ils correspondent à la “manière de vivre” qui doit caractériser le vrai noble<sup>90</sup>. C’est au XVI<sup>e</sup> siècle également qu’apparurent les représentations des villes, premières “vues” de celles-ci qui mettaient en valeur leur situation et leurs monuments<sup>91</sup>.

Doit-on en conclure que les villes de la Péninsule ibérique ne se dotèrent jamais d’une *memoria* spécifique? Indubitablement, la mémoire des villes est restée une partie intégrante de la mémoire des royaumes jusqu’à la fin du XV<sup>e</sup> siècle pour prendre place ensuite dans un autre registre de l’imaginaire social hispanique, celui de la noblesse. Cette appartenance des *communitates* urbaines à une entité plus vaste, politique ou sociale, n’a pas empêché, nous l’avons vu au passage, le sentiment d’appartenance à une *civitas* qui se distingue entre autres par son histoire. Au contraire des géographes et voyageurs musulmans du Moyen Age qui décrivaient les villes traversées en insistant sur leurs fortifications, leurs activités industrielles ou commerciales, leur production ou encore leurs fontaines et leurs jardins, au contraire aussi de la plupart des voyageurs étrangers qui parcouraient la Péninsule en s’intéressant aux paysages rencontrés et au caractère des populations indigènes<sup>92</sup>, les habitants de la Péninsule tirèrent toujours orgueil de l’ancienneté de leur ville natale, du rôle qu’elle avait joué dans l’histoire de l’Espagne et de la gloire de ses fils illustres.

L’absence de *memoriae* spécifiquement urbaines dans la Péninsule ibérique ne devrait pas nous amener à la conclusion d’une absence d’imaginaire urbain ou d’une soumission aveugle au

---

<sup>88</sup> Diego ORTIZ DE ZÚÑIGA, *Annales Ecclesiastiques, y Seculares de la muy noble y muy leal Ciudad de Sevilla Metropoli de la Andalucía*, I, “Advertencia”: “... y para que se entendiese lo sublime de la ciudad de que entraba a escribir, bastaba el nombre de Sevilla: porque ¿qual erudicion, aun sin percibir lo particular, duda en lo general sus antiguos esplendores?”.

<sup>89</sup> Tirso de AVILÉS († 1599), *Armas y linajes de Asturias y Antigüedades del Principado*. Luis Alfonso de CARVALLO († 1630), *Discurso sobre la merindad de Asturias, et Antigüedades y cosas memorables del Principado de Asturias*. Manuel RISCO, *España Sagrada*, XXXVII (Asturias), Madrid, 1789, p.9.

<sup>90</sup> Martine LAMBERT-GORGES, “Images de soi et de la noblesse ou un programme iconographique à l’usage des *hidalgos*?”, *Hidalgos, hidalguía dans l’Espagne des XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1989, p. 125-147.

<sup>91</sup> Richard KAGAN (éd.), *Spanish Cities of the Golden Age: The Views of Anton van den Wyngaerde*, Berkeley, University of California Press, 1989.

pouvoir monarchique. Il nous semble, au contraire, que la facilité avec laquelle les villes greffèrent leur histoire sur celle du royaume, au XIII<sup>e</sup> comme au XVI<sup>e</sup> siècle, révèle la profonde cohésion de celui-ci et, au-delà, l'acceptation générale de l'idée du corps mystique que développa Alphonse X le Sage de Castille dans le *Fuero Real* et la Seconde *Partida*<sup>93</sup>. Le royaume cessa alors progressivement d'être conçu comme une *civitas* et devint un *corpus*.

Au sein de ce corps dont le roi est la tête, les villes et l'aristocratie constituèrent les membres fondamentaux et les deux pôles de la vie politique et sociale<sup>94</sup>. Lorsque, au début des Temps Modernes, la noblesse sortit du cadre juridique qui avait été le sien pour se convertir en valeur ontologique, les lettrés du roi prouvèrent que celui-ci était plus noble que tous les nobles, que son ancienneté dépassait toutes les autres et que son sang était plus pur et plus clair que celui de tout autre dans son royaume. Les villes ne furent pas en reste et démontrèrent, au travers de l'élaboration de "généalogies" urbaines, qu'elles n'avaient rien à envier dans ce domaine aux deux autres acteurs de la vie hispanique, le roi et les nobles. Le royaume, corps mystique, était ainsi noble dans la mesure où tous ses membres participaient de cette condition et qualité. Si la *communitas* est indifféremment la cité ou le royaume, la *memoria* du second sera celle de la première, et la *memoria* des cités constitua toujours en Espagne celle du royaume.

---

<sup>92</sup> José GARCIA MERCADAL (voir n. 42)) I.

<sup>93</sup> *Fuero Real del rey don Alonso el Sabio*, Madrid, 1836, rééd. Valladolid, 1979, I, II, 2. ALFONSO X EL SABIO, *Las Siete Partidas*, Partida II, Tit. IX, ley I. José Antonio MARAVALL, "La idea de cuerpo místico en España antes de Erasmo", in *Estudios de historia del pensamiento español*, Serie 1<sup>a</sup>, 3e éd., Madrid, Cultura Hispánica, 1983, p. 182 sq.

<sup>94</sup> Vers 1340, Juan García de Castrojeriz expliqua que "la république ou la ville se font avec diverses sortes de personnes, comme s'il s'agissait de leurs membres, et on peut en parler comme d'un corps" (voir n. 11, III, p. 11).